

# CARNET DE RENCONTRES

Les CCIC s'incrument aux  
FRANCOPHONIES  
Édition 2017



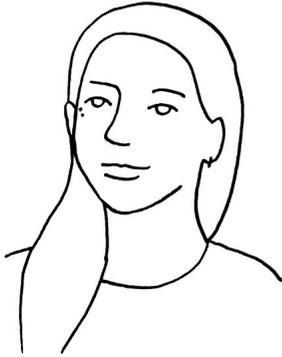
# CARNET DE RENCONTRES

Les CCIC s'incrument aux  
FRANCOPHONIES  
Édition 2017

Dessins et textes réalisés par  
Marion Dejos et Alexandre Turon  
Rentrée M2 CCIC 2017-2018

Merci à l'équipe des Francophonies,  
à Loïc Artiaga directeur du master **Création  
Contemporaine et Industries Culturelles**,  
à l'ENSA de Limoges, aux artistes et aux  
spectateurs qui ont bien voulu se prêter au jeu.



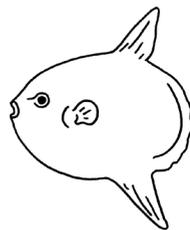


Laure Rudler est chargée de communication au festival des Francophonies. Elle travaille pendant les six mois entourant l'évènement.

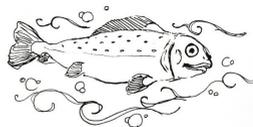
Le festival, vieux de trente-quatre ans est pour elle dans une continuelle remise en question. Chaque année Les Francophonies se réinventent avec de nouvelles créations, de nouveaux artistes, de nouveaux projets culturels. C'est une nécessité pour se faire entendre, faire passer un message engagé, montrer des artistes des arts francophones que l'on ne peut pas voir partout.

Pour Laure, le festival est un des rares lieux où la richesse des réflexions et les engagements posés sont assumés. Cela passe par le choix de la programmation mais également par la mince frontière entre artistes, public et équipes techniques et administratives. Les échanges sont facilités afin d'être riches pour tous. Aller voir un spectacle, pouvoir discuter avec l'auteur ou les artistes au détour d'un verre pour les interroger sur leur façon d'interroger le monde, l'histoire, les rapports entre cette diversité des arts, les mélanges de nationalités, la place de la francophonie mais aussi des langues qui l'entourent. La culture c'est ça aussi, se prendre des claques et s'interroger sur nos vies.

En 2009 Léonore Confino quitte les planches des théâtres pour se confronter à l'écriture. Par ce biais, elle nous plonge dans nos différentes routines quotidiennes : vie de famille, vie au travail, vie amoureuse. Elle partage avec nous ses expériences personnelles,



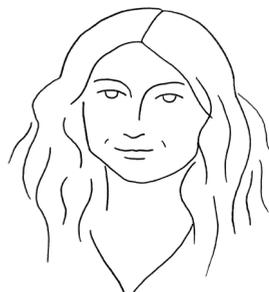
ses états de trouble qui la poussent à écrire.



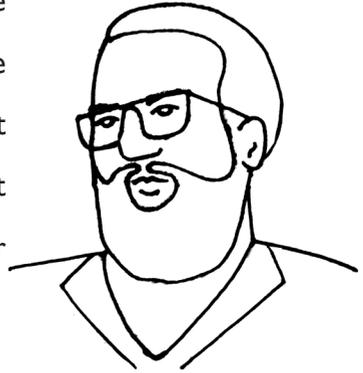
Dans *Le poisson belge* récompensée par le Prix Sony Labou Tansi des lycéens, Léonore lance une autre confrontation de soi contre soi. A la quête de son identité, le personnage nous met face à un miroir. Qui



sommes-nous ? Qui étions-nous ? Comment évoluons-nous ? C'est une plongée dans l'intime que la dramaturge nous propose dans ses textes. Elle nous oblige à s'explorer, s'ouvrir, rencontrer. Finalement l'important est de communiquer. Rester humble pour dialoguer, afin d'échanger et nous rendre mutuellement plus fort.



Josse de Pauw est un véritable homme de théâtre belge. Il écrit, met en scène, joue et participe à l'environnement musical et lumineux d'un spectacle. Il a également fait des apparitions au cinéma mais c'est sur les planches qu'il se sent le mieux.



Dans ses pièces, c'est l'humain qui est questionné. *L'Humanité* et *Les Héros* appartiennent à une trilogie dont le troisième opus *Les Aveugles* est en préparation. Le triptique est une sorte de plaidoirie contre et pour l'humanité. Chaque individu porte en lui une part de la responsabilité collective des fautes humaines. Nous sommes tous des criminels mais à la fois, nous sommes tous des victimes. Chacun porte sur ses épaules une pression partagée. Il faut réussir, il faut être plus fort, plus grand, plus intelligent. Le plus important est de devancer son voisin, convoiter ce qu'il a pour le surpasser.



Ne ferait-on pas mieux de s'autoriser un peu de simplicité et d'amour? A nous mais aussi aux autres ? S'autoriser à être indulgent et être heureux de ce que l'on a ? Voilà ce que Josse de Pauw nous demande en projetant son être sur la scène, tout en suivant les notes de musique.



Sortie de l'école d'écriture de Montréal, l'auteure Catherine Léger a toujours écrit d'aussi loin qu'elle se souvienne. Écrivant souvent en lien direct avec les comédiens, elle a ainsi l'occasion de tester directement ses pièces, pour mettre aussitôt son texte en pratique.

Autrefois dans une recherche plus formelle de la langue, l'auteure s'est rapproché du parler québécois. Pour être plus proche de son ressenti propre. De quelque chose de vrai.

Crue, la pièce parle des rapports d'homme à femme, avec un besoin de dénoncer aussi bien la bêtise de ceux qui font les blagues sexistes que la misogynie bien plus grave de ceux qui, paternalistes, veulent à tout prix protéger la femme, faisant d'elle un être vulnérable.



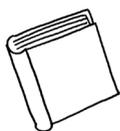
Un peu de chant, un synthétiseur, et la lecture commence : *Berlin Sequenz* de Manuel Antonio Perreira nous parle de ces jeunes Allemands conscients des dérives du modèle économique de leur pays. Le ton est dur, plein de colère, et peint une jeunesse qui cherche à prendre position face à l'absence d'alternative.

Cette recherche d'une solution, l'auteur l'a vue quand il a fréquenté les collectifs de jeunes berlinois qui se réunissent pour penser, essayer de faire bouger les choses. Remettant en cause le modèle économique allemand, l'auteur dessine aussi au travers de sa pièce une jeunesse en lutte, nerveuse, lumineuse, qui s'écrit parfois à la troisième personne.

Quête de solutions, quête identitaire ; la rencontre aussi s'opère entre l'auteur, le metteur en scène et les jeunes comédiens qui lisent face à nous. Touchés par les personnages, leurs contradictions et leurs envies d'une société peut-être moins dure, ils se sont posé la question du faire ensemble, se liant ainsi intimement avec le final de la pièce.



Professeur d'université historien, ministre, directeur de la BNF, Jean Noël Jeannenet est venu sur le festival pour parler de la francophonie d'un point de vue historique.



La conférence est vive, le sujet abordé

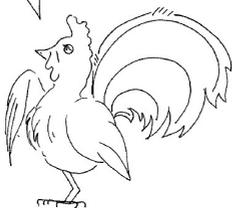
avec un certain humour, mais avec toujours une mise en garde sur les excès qui menacent la francophonie. Pour

lui, la vision de Dante apporte une certaine justesse : c'est près du blasphémateur qu'on trouve l'écrivain coupable d'impiété envers sa langue maternelle.



Ne pas défendre le français est aussi dangereux en somme que la déconsidération des langues étrangères. La francophonie peut-être forte si, en plus de faire valoir sa valeur langagière, elle s'ouvre à d'autres langues et d'autres cultures sans toutefois se renier.

PARLEZ-VOUS FRANÇAIS ?





Audrey est une monitrice éducatrice dans une section d'animation pour travailleurs en ESAT. Elle est venue avec son groupe découvrir les spectacles proposés par les Francophonies.

Le festival présente plusieurs avantages à ses yeux. Tout d'abord la gratuité de beaucoup des évènements permet à tout un chacun de venir découvrir des cultures nouvelles. C'est la possibilité de consommer d'autres objets culturels que ceux proposés par la radio ou la télévision dans les institutions sociales et même dans son environnement culturel quotidien.

Les Francophonies c'est aussi une véritable invitation au voyage. Elles permettent de rencontrer, écouter et découvrir des artistes venant de contrées plus ou moins éloignées sans être confronté à la barrière de la langue.

Enfin, c'est un festival de proximité qu'il est important de sauvegarder dans des villes de faible rayonnement comme Limoges. Diversité, voyage, spectacles live, rencontres, voilà le cocktail francophone qui lui reste en bouche.



Aïcha M'Barek est une danseuse et une chorégraphe formée en Tunisie, co-auteure de la pièce *Narcose* avec son compagnon, Hafiz Dhaou. La narcose est un sommeil artificiel, un état d'être, une métamorphose qui se fait étape par étape, une altération de l'esprit et du corps.



Pour comprendre cet effet de survie, pour travailler sur la motricité déconstruite, il a fallu travailler sur l'apnée, créer



un vocabulaire du corps entre hystérie et somnolence. Il a fallu créer un environnement lumineux, une scénographie particulière, un langage sonore composé par les sons désarticulés du DJ tunisien Ogra. Tout cela suivant un mouvement latéral. Le dialogue entre les corps, la lumière, les sons constituent un va-et-vient.



*Narcose*, c'est aussi l'image d'une société en manque d'oxygène qui vit à travers le filtre d'écrans, une vie factice. « *On vit ensemble mais on ne partage pas grand-chose...* »

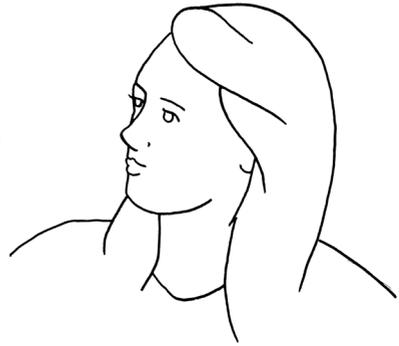




Si Hakim Bah s'est lancé dans l'écriture dramaturgique, c'est parce qu'il éprouvait une certaine difficulté à lire le théâtre. Il écrit pour mieux comprendre. Observateur, il intègre dans ses pièces au sein de thèmes variés (l'histoire de Guinée, Œdipe, etc...) de nombreux éléments du réel. Dans ce texte oscillant entre cruauté et drôlerie, il y a une volonté de raconter deux continents.

Condition de la femme et du migrant, opposition entre deux mondes et deux archétypes ; l'absurde ici se frotte au réel et se fond en lui, créant un texte parfois brutal. Ce qui prend sens quand l'auteur nous explique avoir écrit ce texte à la suite des attentas de Paris, pour regarder l'horreur bien en face et lui tenir tête, mais aussi pour parler des victimes.

Laurine est une étudiante en Master Création Contemporaine et Industries Culturelles à Limoges. Elle a travaillé sur un projet d'interviews vidéos avec la WebTV de l'Université de Limoges Canal Sup pendant le Festival des Francophonies.



Ce travail en partenariat lui a d'abord permis d'acquérir de nouvelles connaissances professionnalisantes : préparer une interview, réfléchir autour de l'image et la prise de son, utiliser des logiciels de montage ou encore créer des clips vidéos.

Rencontrer les auteurs, les chorégraphes et tous les autres artistes lui a donné une autre vision de la programmation et des spectacles qu'elle a pu découvrir pendant le festival, grâce à l'accès total offert pour les étudiants du master. De nombreux coups de coeur ont eu lieu à travers ce flot continu de rencontres. Elle voit une réelle prise de position engagée à faire venir des artistes d'horizons si variés, par leur nationalité ou leur art.







Rébecca Chaillon est metteuse en scène, performeuse et auteure française. Elle rencontre le danseur et chorégraphe Bidiefono DeLaVallet il y



a environ un an. Après avoir vu une de ses performances, DeLaVallet invite Rébecca à écrire et à créer un personnage à part pour venir danser sur son spectacle en préparation, *Monstres, On ne danse pas pour rien.*



Pour ce spectacle, DeLaVallet a créé un lieu unique. *Monstres*, c'est aussi ça, un spectacle autour d'un lieu, une énergie, la construction métaphorique de ce qui doit devenir un espace de danse et de résidence. C'est une

bataille politique, un conflit contre les pulsions de mort, le mouvement continu de corps puissants, pulsant sur le son et la musique live qui font du spectacle une oeuvre totale, entre nervosité, violence et joie.



Composé de David, Jérôme, Benoît, Romain, Jean-Baptiste et Catherine, le Raoul Collectif préfère le titre de collectif plutôt que celui de compagnie car ainsi, ce qui prévaut, c'est le travail de tous. Ce n'est donc pas une personne qui se voit confier la tête de la création mais tous ceux qui composent le groupe.



Le spectacle *Rumeur et petits jours* pose cette question: comment un groupe peut-il exister dans un monde individualiste ? L'écriture ne se fait pas en amont, mais bien au fil d'improvisations, de propositions sur le plateau faites par le collectif au complet. Ils mettent en scène un groupe de chroniqueurs radios des années 1970/80, qui, parce qu'ils traversent un temps de crise, tentent de créer de la clarté.



Elsa est également une étudiante du Master Création Contemporaine et Industries Culturelles de Limoges qui a travaillé en partenariat avec Canal Sup pendant les Francophonies.

Son expérience aux Francophonies l'a enrichie sur plusieurs points. Elle a beaucoup apprécié la proximité et le professionnalisme des équipes du festival. Tout le monde a su intégrer et aider les étudiants du Master. Elle a, comme Laurine, acquis beaucoup de connaissances techniques grâce à Canal Sup sans qui le travail aurait été bien plus difficile.

Elle souligne la diversité des spectacles proposés par le festival qui donne une vision globale de la francophonie à l'international.

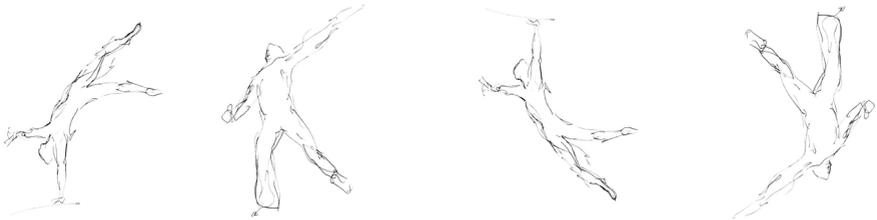
Cette immersion totale dans le festival lui a aussi donné l'occasion de rencontrer et d'échanger avec des artistes. Elle a pu recueillir leurs témoignages, comprendre leurs visions de leur art et des oeuvres qu'ils proposent. C'est finalement une position de médiateur entre artiste et public qui lui a été offerte.



Seifeddine Manaï danse depuis ses dix ans à Tunis. Il quitte son pays à dix-huit ans pour découvrir l'Europe et les écoles qui attirent sa curiosité. Il voyage beaucoup et rencontre des artistes qui vont l'influencer.



En 2011, il crée un projet de danse et d'art où tous les artistes de rue tunisiens, après la Révolution de Jasmin, pourront venir s'exprimer sans contrainte, gratuitement dans un lieu neutre et libre de toute institution.



La question du lieu est primordiale dans son travail. Il s'interroge sur son appropriation, sur la place du corps dans ces espaces non normés, sur l'interaction possible avec les bâtiments, les pavés, les passants. Seifeddine veut sortir des limites des lieux « destinés à » la danse.



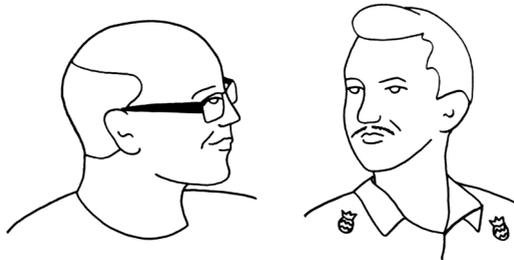
Vivien est actuellement professeur de littérature au collège Jean Moulin de la ville d' Ambazac en Haute-Vienne.

Il entretient un lien intimo-professionnel avec le festival des Francophonies depuis maintenant trois ans. C'est avec le service des relations publiques qu'il a créé dans son précédent collège un projet intitulé *Nous Tous*. Cette initiative a pour objectif de construire des projets annuels entre un groupe d'élèves, composé de plusieurs classes, et de un ou plusieurs auteurs participant au festival. Cette année, ce grand groupe d'adolescents s'est intéressé à deux textes écrits par deux dramaturges québécois. Ils devaient travailler les textes en classe, rédiger des questions pour les deux auteurs, organiser la trame d'une table ronde et prendre en charge la gestion de cet événement. Le coeur du projet est de mettre en valeur la parole des adolescents dans un contexte où ce sont habituellement les adultes qui sont en contrôle.

Pour lui, les Francophonies sont le lieu adéquat pour créer ce genre de rencontres où les statuts de chacun sont mis de côté afin de privilégier le dialogue par l'abolition des frontières entre public et artistes. C'est l'occasion d'échanger et de découvrir des personnes qu'on ne croise pas habituellement.

Pascal Brullemans et Olivier Sylvestre sont deux auteurs dramatiques québécois. Leur particularité ? Ils écrivent tous les deux pour un public jeunesse et plus précisément pour les adolescents.

Pour eux cette période est intéressante car c'est à ce moment que les questions identitaires se posent de façon brûlante, impatiente. Ne cherchant pas à diriger les futurs adultes qui les lisent, ils cherchent surtout à comprendre où ils en sont. Ils cherchent par leurs oeuvres à ouvrir un dialogue entre les adolescents et les adultes, les enseignants, tout intermédiaire qui se positionnerait entre eux et le texte.



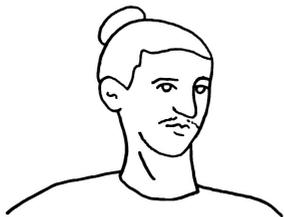
C'est un public qui est difficile à joindre, il faut s'adresser à lui avec des questions qui peuvent les toucher dans leurs univers. Aucun tabou n'arrête les deux auteurs. Au contraire, toucher les points sensibles semble être le plus important pour eux, afin de dissiper les non-dits et les inquiétudes. Parler de l'interdit avec les mots et le corps, c'est là où le théâtre naît.



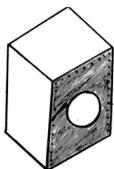
Christiane Boua est responsable des relations publiques pour le festival des Francophonies. Elle s'occupe des projets culturels annexes avec des associations, des groupes scolaires ou des étudiants, qui vont graviter autour des dix jours intenses du festival.

Elle participe aussi à l'organisation d'une autre rencontre: *Nouvelles Zebrures* qui présente chaque année des textes d'auteurs francophones.

Elle connaissait déjà le festival avant d'y travailler et le considère comme un espace réellement privilégié. Les paroles, les engagements, les univers artistiques traversent les curieux qui viennent découvrir les spectacles proposés. Le dialogue est ouvert et simple, sans barrière. C'est une émouvante bouffée d'oxygène de pouvoir découvrir tous ces artistes de toutes nationalités. Leurs différents arts et leurs engagements sont mis en scène et partagés avec un public francophone. C'est un endroit précieux où tout circule, où les rencontres sont favorisées dans une ambiance détendue. C'est une véritable liberté qui ne demande qu'à être réinventée chaque année et découverte ou redécouverte.



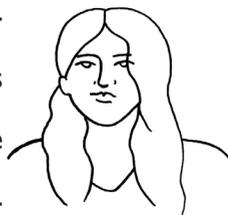
Wael Jabeur est un jeune tunisien originaire de Carthage. Il commence la musique vers quatorze ans avec sa famille en apprenant les percussions.



Très rapidement avec sa soeur Nessrine, ils sont repérés et partent jouer pour des festivals nationaux et internationaux. Ensemble, ils mettent en musique les différents mouvements culturels qui ont traversé la Tunisie. Avec des instruments acoustiques, les accords se posent et les chants traditionnels de différentes communautés s'élèvent. Quelque chose de spirituel émane de leurs créations.



Wael voit le festival comme une véritable occasion de rencontrer des artistes de différents champs. Il pense que tous les arts sont complémentaires et que le mélange est primordial.





Comédienne et auteure tunisienne, Jalila Baccar est à l'origine des pièces *Violence* et *Peur* et interprète un rôle dans la première. Parlant de la Tunisie d'aujourd'hui, les deux textes évoquent la noirceur qui réside en chacun, la violence et la peur du quotidien de gens qui ne sont pas, à l'origine, enclins au meurtre.

Textes asphyxiants, pièces noires, *Violence* et *Peur*. Ecrites en scène et improvisées au théâtre national tunisien, portent en elles la voix de tous leurs comédiens. Soutenues par la mise en scène et la scénographie de Fadhel Jaïbi, elles sont le reflet brisé de la souffrance et de l'humain monstrueux.



Zinga, Denna Abdelwahed et Rauf sont trois DJ tunisiens. Dans leurs musiques post Révolution de Jasmin, ils mélangent, mixent pour créer des sonorités différentes, alternatives et engagées. Ils cherchent un moyen de s'exprimer, de rassembler tous ceux qui ressentent le besoin de parler, de s'élancer. Malgré les interdictions policières, leurs musiques s'installent petit à petit et franchissent les murs anciens, pour libérer le corps et la parole.

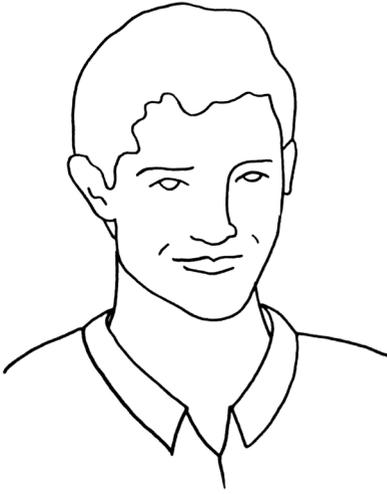
Dans la fosse de la salle de concert, les sons durs et mécaniques, propres à la musique électronique, rencontrent les chants et les instruments traditionnels tunisiens. Les gens dansent, sourient, se rencontrent. Artistes, public, équipes techniques, tous dansent sans limite.



Ce soir-là, la nuit fut chaude  
à Limoges, comme sous le  
souffle d'un vent de Tunis.







Alexandre,  
par Marion



Marion,  
par Alexandre



« Carnet de Rencontres » a été imprimé sous les presses numériques de l'atelier édition-impression de l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts de Limoges

Edité en 15 exemplaires

© Marion Dejos Alexandre Turon  
[www.ensa-limoges.fr](http://www.ensa-limoges.fr)



